

LE COMTE D'AGOULT : LES MEMOIRES D'UN HOMME TROMPE

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE - ESSAIS, HISTOIRE
17/05/2001

Une enfance dans un château ruiniforme, au temps du naufrage de l'Ancien Régime : c'est Chateaubriand. Une participation, à la base, aux batailles du Premier Empire : c'est Stendhal. Une tournée, plus que décennale, dans les salons du faubourg Saint-Germain : c'est Proust. Le colonel comte Charles d'Agoult, certes, n'est ni Chateaubriand, ni Stendhal, ni Proust. Mais il y a chez lui un peu de ces trois hommes. Et même beaucoup. Ce n'est pas rien, en effet, que d'être né en 1790 dans un castel branlant de la région nîmoise, en Arpaillargues ; ces noms de lieux ne s'inventent pas.

D'Agoult (D'Ag comme dira l'un de nos monarques) a entendu tout jeune ses ascendants lui raconter, en long et en large, l'offensive des émeutiers contre les nobles maisons du Gard, aux premières années de la Révolution. « Les gens du peuple du Midi ont alors réalisé contre les châteaux en flamme l'union du quatrième état », écrira l'historien Georges Lefebvre en son style inimitable. Les narrations du colonel comte, elles, éditées grâce à l'argent du champagne Henriot, sont infiniment plus nuancées. Car la noblesse catholique, effectivement, est parfois en butte, en 1789, en ces régions gardoises, à une contestation violente. Et il est vrai que les protestants des Cévennes, pour un grand nombre d'entre eux, sont, lors de cette même époque, du côté des idées nouvelles. Mais de nombreux huguenots ne sont que modérément républicains ; ils font la part du feu et viennent au secours des châtelains menacés. Voyez aussi la complexité de l'attitude des hommes d'affaires roturiers : certains parmi eux empochent froidement le produit de la vente des biens des émigrés. Mais d'autres, envers et contre tout, restent fidèles à leurs nobles « maîtres ».

Passent seize ou dix-sept années : notre adolescent devient soldat de Napoléon et il est pistonné pour ce faire. Mais ce piston sert surtout à propulser d'Agoult, avec des galons de sous-lieutenant sur l'épaule, vers les champs de bataille les plus dangereux du grand empire : siège de Dantzig ; guerre d'Espagne aussi, dans le genre atroce ; et puis campagne de France. Ce qui frappe chez ce garçon de sang bleu exilé vers les horreurs de la guerre, c'est l'absence totale, sur le moment, de préjugés de caste. Comme s'il avait avalé sa particule. Tel camarade de régiment, Goudchaux, est un officier nancéien d'origine juive : d'Agoult, ça ne lui fait ni chaud ni froid. Goudchaux est un excellent ami, qui hélas sera tué bientôt, voilà tout. Parmi les gradés du corps d'armée, quelques-uns sont nobles de souche, d'autres nobles d'empire, le dernier lot sort de la roture. L'homme du Gard ne fait aucune différence d'estime ou de mépris entre ces trois groupes. La mort ou la menace de mort égalise tout...

Surtout, « D'Ag » en Espagne participe, et il s'en rend bien compte, à ce qu'il appelle littéralement « une guerre d'extermination » : quels que soient, en effet, les mérites de Napoléon, « diffuseur » européen des Lumières à ses moments perdus, cet empereur laisse derrière lui, longue traînée sanglante, des millions de morts, militaires et, pis que ça, civils : on aura quelque peu tendance, de nos jours, à les oublier comme à les passer aux profits et pertes. Bien sûr, il ne s'agit pas de « racisme » ni de génocide au sens strict du terme (et encore...). Mais d'Agoult demeure malgré tout le témoin parfois lucide et toujours brillant dans ses Mémoires de ce qu'Hannah Arendt appellera la banalité du mal. Notre officier fait son travail de mort, en règle générale, sans trop se poser de questions, et nul tribunal international ne l'attend au bout de la route.

C'est tout le problème de cette phase « Révolution-Empire » incontestablement matricielle de démocratie au long terme européen et de ce fait légitimée, mais à quel prix, de souffrances humaines.

Vient 1815, la défaite finale. Le petit soldat quasiment trivial qu'était jusqu'alors « D'Ag » met au rancart, sans un instant de réflexion, l'absence totale de préjugés de caste qui fit le charme de son récit, au cours de la dizaine d'années précédentes. Il redevient, sous Louis XVIII et Charles X, un gentilhomme et fier de l'être, un aristocrate français, lequel ne fréquente plus, ou peu s'en faut, que les personnages de sa « race ». François Nourissier, dans son intéressante préface, estime que cette troisième partie, post-1815, de l'ouvrage « comtal » est nettement au-dessous des pages précédentes, dédiées aux années napoléoniennes. On note, en effet, dès la chute du Corse, une rupture de style : les premières pages de cette tierce portion du témoignage de d'Agoult consacrées aux faits et gestes des salonnards de la cour du roi podagre (Louis XVIII) ont un côté « carnet mondain » assez irritant.

Mais très vite le colonel comte va retrouver ses marques : les portraits charges (à la limite de la caricature) de ses frères et soeurs en gentilhommerie donnent dans le genre grinçant, voire grimaçant, ce qui n'est pas pour déplaire au lecteur.

Quant au malheureux Louis XVIII, il en prend pour son grade, injustement du reste, car ce roi fut en fin de compte l'introducteur du libéralisme et d'un parlementarisme bon chic bon genre dans la France du XIX^e siècle, ce en quoi il mérite gratitude pleine et entière. On est bien obligé de refuser celle-ci, par contre, à l'«ogre corse» aux cheveux plats et aux idées longues, si génial qu'ait été, en l'occurrence, le premier des Bonaparte. On note aussi que d'Agoult a bien senti le côté tragique de l'assassinat du duc de Berry, sorte de remake de la mort de Louis XVI.

Mais ce qui frappe en tout cela, c'est surtout l'incroyable plasticité de notre bonhomme. Il était soldat de la révolution bonapartiste et démocrate plus souvent qu'à son tour. Il se métamorphose, disions-nous, dès le retour des Bourbons, en homme à talons rouges sans la moindre trace dorénavant de bonnet rouge, et totalement repris par les préjugés de son ordre nobiliaire. Époux malheureux de Marie d'Agoult, il deviendra le Sartre de cette Beauvoir, avec tous les inconvénients du genre. Il sera également, au regard de la postérité, le beau-père d'Émile Ollivier, lui-même premier ministre de Napoléon III, et le beau-père idem de Cosima Wagner, transformée ultérieurement, de jeune française qu'elle était dès le principe, en bonne Allemande wagnérienne totalement oublieuse de sa première patrie gauloise.

En tout ceci, ante mortem et post-mortem, d'Agoult reste égal à lui-même. Sa « patte à ressort » (grave blessure à la jambe, reçue lors des derniers combats de l'Empire) ne l'empêchera point de conserver en toute occasion la dignité du militaire de carrière et le décorum très style Louis XVI d'un Occitan de vieille roche devenu le plus parisien des hobereaux de province.

Mémoires du colonel comte Charles d'Agoult présentation de Chantal de Saint Priest d'Urgel préface de François Nourissier Mercure de France, 119 F.



La maison du comte d'Agoult dans le village
d'Arpaillargues.
(Photo François Nourissier.)
